

— — — — —  
— — — — —  
— — — — —

# TRADUIRE EN ANGLETERRE

dossier préparé par  
SUSAN PICKFORD

— — — — —  
— — — — —  
— — — — —

# RAS-LE-BOL DE LA BEAUCE

## HISTOIRE D'UN MA

### EN TRADUCTION LITTÉRAIRE

#### MARTIN SORRELL

*Martin Sorrell est professeur émérite de français et de traduction à l'université d'Exeter. Il a publié des anthologies bilingues de poésie française et espagnole et des pièces de Molière. Il est aussi auteur dramatique et a écrit des pièces radiophoniques pour Radio 4.*

LES études de traduction à l'université connaissent une véritable expansion. Un nombre non négligeable de MA (Master of Arts) sont proposés dans tout le Royaume-Uni, sans doute plus de vingt (le chiffre change pratiquement d'une année sur l'autre). Il n'y a pas si longtemps – une quinzaine d'années – on comptait très peu de cours de traduction et ils étaient considérés, au moins par certains universitaires, d'un air soupçonneux et dédaigneux. La situation des études doctorales était encore plus précaire, et n'est pas réellement stable même aujourd'hui.

Le changement amorcé dans les années 1980 s'est accéléré dans les années 1990. Pourtant guère révolutionnaire, l'idée s'est répandue que la traduction, discipline autonome sous-tendue par une longue histoire de la théorie et de la pratique, méritait une étude systématique et subtile. Le travail de pionnier effectué dans des universités comme celles d'East Anglia, de Warwick et de St Andrews a ouvert la voie à de nouveaux MA dans des établissements divers, qu'il s'agisse d'universités plus ou moins anciennes, voire très anciennes.

Le but de cet article n'est pas de décrire ce développement à travers le pays, mais de raconter l'histoire d'un seul cursus, celui auquel j'ai participé depuis ses débuts : le MA en traduction littéraire de l'université d'Exeter, qui a été un diplôme distinct de 1995 à 2008, avant de fusionner avec le MA parallèle en traduction appliquée, pour devenir, tout simplement, le MA en traduction.

Le Master of Arts en traduction littéraire tel qu'il existait au début à Exeter s'inspirait, au moins en partie, du travail entrepris dans les années 1970 et 1980 par Ian Higgins et Sandor Harvey à St-Andrews, travail qui, à son tour, avait donné lieu à une série de fascicules portant le titre générique de « Thinking Translation » [Penser la traduction]. Comme nous l'avons constaté à Exeter, la méthode de St-Andrews a pour vertu d'associer la théorie à la pratique de la manière la plus féconde. Si les étudiants ont parfois pu croire que l'acte de traduire était un travail spontané et plus ou moins instinctif, la méthode de St-Andrews a montré la nécessité d'une réflexion très profonde et disciplinée pour le mener à bien.

Lorsqu'elle était elle-même étudiante à St-Andrews, Mary Orr, cofondatrice du MA d'Exeter, a travaillé avec Ian Higgins et fait partie du groupe de dernière année qui a suivi un programme soutenu de traduction s'inspirant de « Thinking Translation ». Nos deux formations, celle de Mary et la mienne en tant qu'enseignant et traducteur littéraire, nous ont permis de mettre au point un cursus qui, nous l'espérons, se distinguerait des autres par un enthousiasme marqué pour le potentiel créatif de la traduction littéraire. S'il ne proposait pas d'unités séparées sur l'histoire et les théories de la traduction (alors que notre MA actuel le fait), il ne les ignorait pas pour autant dans la mesure où ces disciplines s'invitent dans la traduction. Le cursus était donc conçu et mené comme une série d'exercices pratiques. Des traductions de textes assez longs étaient entreprises chaque semaine et discutées en profondeur dans des sortes de séminaires. Nous demandions aux étudiants d'organiser chaque fois leur travail en trois temps : définition préalable d'une stratégie, puis traduction proprement dite, enfin, notes ou commentaires. Cette méthode ne variait pas, qu'il s'agît du travail hebdomadaire, des deux longs devoirs de vacances, ou du mémoire final de 20 000 mots [80 pages]. La partie stratégie comprenait une introduction présentant l'œuvre, une lecture critique du texte source du point de vue du traducteur puis l'exposé raisonné de l'approche choisie pour la traduction et les décisions de principe du traducteur.

Nous voulions que notre MA soit différent (quel cursus ne le souhaite pas ?). Nous attachions la plus grande importance à l'aspect créatif. Nous encourageons les étudiants à réfléchir en profondeur, et en faisant preuve d'imagination, aux possibilités de la

traduction – dans le respect, naturellement, du texte source, et la compréhension de leurs implications pour le traducteur. Les étudiants ne choisissaient pas tous d'emprunter la voie d'une réinvention imaginative, et d'ailleurs, les textes sources ne se prêtaient pas tous à des versions susceptibles d'être opposées à quelque chose d'ostensiblement plus fidèle. Les poèmes, le théâtre et la prose expérimentale se coulent plus facilement dans un travail d'adaptation que les essais, philosophiques ou autres. Toutefois, de nombreux étudiants acceptaient l'idée que la traduction littéraire pouvait être un acte de recomposition créative. Les poèmes, en particulier, permettaient une plus grande liberté et, dans nos séances d'introduction à la traduction de poésie, nous examinions régulièrement plusieurs versions anglaises d'un même poème. Baudelaire était souvent choisi, ne serait-ce que parce qu'il existe plusieurs traductions des *Fleurs du mal*, y compris celle de deux de ses sonnets rendus par Judy Kravis dans un style à la fois saisissant et télégraphique. Dans la section du MA consacrée à la traduction théâtrale, nos séances d'introduction étaient généralement consacrées à Molière, dont certaines pièces, notamment *Tartuffe* et *Le Misanthrope*, ont donné naissance à toutes sortes d'adaptations intéressantes en anglais.

Toutefois, une trop grande auto-complaisance constitue une menace réelle pour l'approche créative. Le texte source risque souvent de servir de tremplin à un texte nouveau, personnel, inspiré de l'original mais sans véritable rapport avec lui. Ce n'était pas ce que nous souhaitions, si intéressant que soit le texte cible. Nous avons donc demandé aux étudiants de justifier dans leur traduction chaque vers d'un poème, chaque phrase d'un récit, chaque réplique d'une pièce de théâtre. Nous n'avons accepté l'omission du texte source qu'à de rares exceptions, et encore à condition de la justifier (dans la phase « stratégie »). Chaque aspect du processus de traduction doit être motivé, montrer qu'on y a réfléchi de manière approfondie et responsable. Cela explique que la stratégie et les notes aient toujours eu une importance égale à la traduction elle-même. Même avec une traduction excellente, un étudiant pouvait ne pas obtenir une bonne note si les commentaires qui accompagnaient son travail n'étaient pas satisfaisants.

Je développerai ici le travail de mémoire de deux de nos étudiantes pour illustrer ce que nous entendons par bonne pratique et traduction

réussie. La première, inscrite en 1995, avait fait des études de français et de musique et souhaitait combiner ces deux matières dans son projet de mémoire. Elle a donc choisi plusieurs chansons de Georges Brassens et, tout en gardant la ligne mélodique de chacune d'elles, a traduit les paroles pour qu'elles s'adaptent au rythme, exactement comme dans l'original. Elle a d'abord sélectionné vingt-quatre chansons qu'elle a très vite réduites à dix, à mesure qu'apparaissait l'ampleur de la tâche, d'autant que chaque chanson exigeait une stratégie et des annotations particulières. Elle a, en outre, composé de nouveaux accompagnements pour flûte et guitare. Une fois terminé, le mémoire a été présenté avec une cassette des dix chansons en anglais, chantées et interprétées par des membres du département Musique de l'université. Si, bien sûr, certaines étaient plus réussies que d'autres, les meilleures auraient pu être interprétées sur scène et soutenaient la comparaison avec les adaptations de Brassens réalisées par Jake Thackery.

Le second exemple de traduction créative est une courte pièce de théâtre, *Le Cosmonaute agricole* de René de Obaldia (1965), qui dure une heure et se divise en deux scènes approximativement d'égale longueur, avec trois personnages. Elle incarne le Théâtre de l'Absurde dans ce qu'il a de plus léger et de plus saugrenu. Comme toute l'œuvre de René de Obaldia, elle est très mal connue au Royaume-Uni, bien que son auteur jouisse d'une grande réputation internationale. Il semble que la pièce en question n'ait jamais été jouée par des professionnels au Royaume-Uni (ce détail illustre un autre aspect du MA d'Exeter : chaque fois que c'est possible, nous choisissons des textes contemporains qui n'ont pas été traduits en anglais et méritent de l'être). Soulignons, et c'est important pour ce qui nous occupe, que l'action se déroule à notre époque, dans la région céréalière de la Beauce, au sud de Paris. Les protagonistes de la scène 1 (un mari et son épouse) sont des fermiers, désespérés par la sécheresse prolongée qui a détruit leurs récoltes. Le mari, du genre rêveur, a un faible pour Galilée ; sa femme, l'esprit plus pratique, terre à terre, ne supporte plus la passivité avec laquelle il aborde la vie. Ils sont l'un et l'autre traumatisés par le fait qu'à l'âge de quatre ans, leur fils qui en avait ras-le-bol de la Beauce, a décidé de tout plaquer pour devenir astronaute et explorer non pas tant la terre que le cosmos. Dans la scène 2, paré de son costume de cosmonaute, le fils prodigue retourne sur terre et à la ferme. Après

les larmes viennent les récriminations, les discussions et enfin sa décision de réintégrer la maison familiale pour en restaurer l'harmonie.

Il y a deux ans, une de nos étudiantes a choisi de réaliser une version anglaise de la pièce comme sujet de mémoire. Sa stratégie a été de conserver la structure et le développement de l'œuvre originale, d'en capter le charme, la bizarrerie et l'absurdité, mais dans un contexte qui soit familier à un public anglais. Elle espérait séduire ainsi une compagnie théâtrale de sa connaissance. Elle s'est donc livrée à une transposition passionnante et ingénieuse. L'action se déroulait non plus dans la Beauce, mais en Cornouailles ; au lieu d'une tragique absence de pluie, c'était le contraire, à savoir le terrible déluge qui a failli rayer de la carte le port de Boscastle en août 2004. Les fermiers de l'auteur français ont été remplacés par des pêcheurs, l'enfant astronaute est devenu un jeune ayant fui le désastre économique de l'extrême sud-ouest du pays, dans l'espoir d'une vie meilleure à l'intérieur des terres. Une image en miroir de la Beauce de René de Obaldia, une caractérisation similaire et des relations analogues entre les protagonistes. Le brio de la pièce française a été transposé dans un dialogue anglais vif et spirituel, égal au talent de René de Obaldia pour l'effet de surprise, l'absence de logique et le côté totalement loufoque. Le texte anglais comprenait ce qu'il fallait de jeux de mots et de non-sens, si caractéristiques de cet auteur. Au final, ce texte se lisait comme s'il avait été conçu dans le Royaume-Uni et en anglais, tout en restant une version reconnaissable de l'original. Une production théâtrale est actuellement envisagée.

Même si tous les étudiants en MA d'Exeter ne réalisent pas un travail aussi ambitieux que les deux exemples cités plus haut, ils sont cependant nombreux dans ce cas. Au cours des dix dernières années, trois ou quatre mémoires ont été, à notre avis, dignes d'être publiés. Il est intéressant de noter que l'un de nos examinateurs externes a suggéré que le MA en traduction noue des liens avec les programmes de Creative Writing du Département d'anglais. Malheureusement, cette idée n'a pas encore pu se concrétiser pour des raisons administratives. Il n'en reste pas moins que notre MA évolue, que les idées et idéaux du MA original en traduction littéraire se poursuivent, et même prospèrent. Nous continuons d'encourager une traduction audacieuse, imaginative et réfléchie, et de recruter chez nous des

étudiants de tous âges et origines qui éprouvent un profond plaisir à se plonger dans l'art de la traduction. Bien qu'on ne puisse l'affirmer avec certitude, il semble que cette matière fasse bien mieux que tenir son rang dans le secteur quelque peu incertain des études supérieures au Royaume-Uni.

*traduit de l'anglais par Jacqueline Lahana*

Le présent article est paru pour la première fois dans la revue du BCLT (British Centre for Literary Translation), *In Other Words*, qui nous a aimablement autorisé à le reproduire dans notre dossier.